

LE PAYS D'AUGE À TRAVERS...

Touques d'antan à travers la carte postale

En 1968, notre président-fondateur Henri Pellerin préfaçait l'ouvrage du Docteur Jean Bureau, Jean Chennebenoist et Gérard Léo : *Touques, ses monuments, son passé. Le Château de Bonneville*.

Depuis cette date aucun ouvrage n'avait été consacré à la fière cité médiévale dont le passé est si riche.

C'est chose faite avec le bel album que viennent de publier le Docteur Jacques Sellier, vice-président des Amis du Musée de Trouville et Françoise Surcouf : *Touques d'Antan à travers la carte postale ancienne*.

Dans son introduction, Jacques Sellier rappelle les grands moments de l'histoire médiévale de Touques en citant les monuments civils et religieux qui font le charme prenant de cette ville : l'ancien grenier à sel, le manoir de Meautry et son portail si pittoresque, les maisons à pan de bois et en pierre de taille, les manoirs dissimulés dans les chemins (Fleurigny, l'Épinay, le Mesnil-Germain) sans oublier les deux belles églises que sont Saint Thomas et Saint Pierre.

Après la prospérité de l'Ancien Régime avec le port et les quais, s'ensuit au XIX^e siècle un déclin. L'envasement de la Touques ne facilite pas la navigation malgré le creusement d'un canal de dérivation. À cela, s'ajoute l'essor touristique de Trouville en 1830 et la fondation de Deauville dans les années 1860 par le duc de Morny. L'expansion des deux cités balnéaires fait de l'ombre à Touques qui ne récolte que quelques miettes de cette manne touristique.

À partir de 1900, Touques devient un gros bourg rural avec une activité agricole et commerciale. Des menuiseries, des briqueteries, des établissements de constructions hippomobiles constituent l'essen-

tiel du secteur artisanal. En 1873, les frères Rothschild créent le haras de Meautry avec l'élevage des chevaux pur-sang.

C'est toute cette époque qui nous est contée à travers les cartes postales reproduites magnifiquement et qui permettent aux auteurs de nous restituer la vie économique, religieuse et sociale de cette partie de notre Pays d'Auge dans les années précédant le premier conflit mondial. (A. Gohier)

Jacques SELLIER et Françoise SURCOUF.
HC éditions.

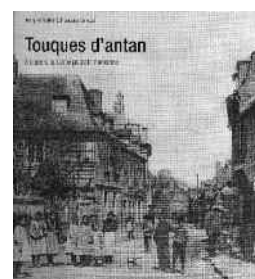
Soldats noirs Américains – Normandie, 1944

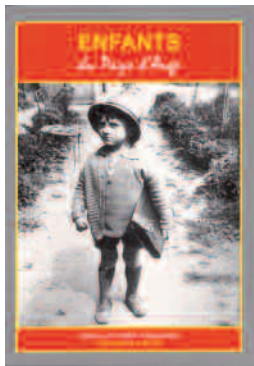
Si le Débarquement fut un « enfer » pour ceux qui en furent, la vie courante a parfois des allures de sommeil paradoxal. La ségrégation raciale d'État qui empoisonna la vie des États-Unis jusqu'en 1964 amena jusqu'il y a peu à occulter l'efficacité des 2 900 soldats Américains noirs débarqués sur les plages normandes. À la rigueur, on leur accordait un appui logistique, solidement encadrés par des officiers bon teint, en dépit d'une réputation d'être inaptes au combat ou des violeurs compulsifs. Ce n'est pas le moindre des mérites de l'essai d'Alice Mills que de démonter ces poncifs via une sobre synthèse étayée par des archives inédites dont des photographies longtemps celées par la censure.

On y apprend ainsi que le 320^e bataillon presque entièrement composé de combattants noirs fut des premiers assauts d'Overlord et que les soldats noirs participèrent spontanément aux combats de Saint-Lô comme de Pont-Audemer ou officiellement, et à compter de décembre 1944, à la campagne des Ardennes soit plus de 4 500 engagés volontaires. Encore faut-il s'entendre sur le terme de « logistique » et savoir qu'en flux tendu, deux soldats au front en réclament huit

en soutien arrièrè ceci sans compter les... femmes n'ayant d'autres ressources que de travailler dans les usines d'armement...

L'historien André Kaspi admettait en 1994 que les soldats Américains de couleur formaient 60% de l'Express du Bal rouge (journal *Le Monde* du 4 juin) c'est-à-dire de la caravane incessante de chars, camions JMC et autre matériel amphibie allant du port de Cherbourg vers les théâtres d'opération de juillet 1944 à mars 1945. Alice Mills estime que 90% des soldats démineurs, grutiers et manutentionnaires du port de Cherbourg, furent des noirs. Georges Lemarchand, directeur du service de médecine à l'Hôpital de Lisieux en 1944 témoigne : « On a vu les camions américains du Red Ball traverser Lisieux pendant quatre ou cinq mois consécutifs. Tous conduits par des soldats noirs. Ils étaient très adroits, d'une grande habileté, c'étaient des acrobates ». Le manchois Henri Bougeard relate dans *Été 44 – Les Normands racontent...* (Supplément régional au *Nouvel Observateur*, 2004) : « Les Américains noirs conduisaient les camions et se tapaient toutes les corvées notamment le tri des morts. Certains étaient accusés de viol et exécutés par leurs gradés. On disait à l'époque que chaque division transportait sa potence et que seuls les Noirs étaient pendus ». André Bazin narrait par sa part dans *L'Ouest en guerre* (Hors-série *Ouest-France*, 2004) : « Les Américains sont arrivés le dimanche du 30 juillet 1944 dans notre ferme du Bois-Pépin près d'Avranches. Certains étaient noirs. Et les blancs aussi étaient noirs, barbouillés en vue de camouflage ». En 2005, Alice Kaplan démontrait effectivement dans *The Interpreter* (*L'Interprète* chez Gallimard en 2007) que les soldats Américains noirs furent plus fréquemment exécutés que les blancs pour accusation de viol.





En 2006, la cinéaste Euzhan Palcy rappelait enfin à la mémoire collective via son documentaire : *Parcours de dissidents*, l'odyssée pénible, et négligée des manuels d'histoire, des 2 500 membres du Bataillon des Antilles...

On ne saurait parler de « revanche » vue l'étendue du désastre humain mais il se murmure qu'au Château de Rouville (Alizay – Eure), si les GI blancs vivaient sans complexes dans le château après avoir cantonné les soldats noirs sous des tentes, les concerts de jazz de ces derniers attireraient davantage la jeunesse locale... (B. NOËL)

Alice Mills, *Cabourg, Cahiers du Temps*, 2014.

Enfants du Pays d'Auge

Bijoux d'art, d'économie et de savoir-faire, les expositions du Foyer Rural du Billot proposent aussi des catalogues de référence. Depuis 1974, sous la conduite toute en finesse de Jack Maneuvrier, les thèmes s'égrènent tel un inventaire à la Prévert : *Le fromage* (1974), *La Pomme et le Cidre* (1975), *L'école rurale* (1981), *Femmes du Pays d'Auge* (1984), *Du blé au pain* (1986), *De la forge à l'atelier* (1990), *La céramique en Pays d'Auge* (1992), *De la fibre à la toile* (1993), *Les roches, extraction et utilisation* (2002), *Le cheval* (2011) ou *Histoires d'eau en Pays d'Auge* (2013).

L'opus *Enfants du Pays d'Auge* ne déroge pas à la règle et Jack Maneuvrier s'y montre toujours aussi inventif au fil de quatre contributions empreintes de sa malice proverbiale dont *Les enfants trouvés et abandonnés à Lisieux à la fin du XVIII^e siècle*. Nombre sont déposés à la porte de l'hôpital mais le malheureux logé dans une brouette sera dit sa vie durant : « de la Brouette »... *L'école dentellière de Lisieux*, article signé par Daniel Deshayes, le dynamique président de la Société Historique de Lisieux, ne

pouvait que me passionner en ressuscitant la figure attachante d'Yvonne Dusaussay de Mély (1884-1970), fondatrice de cette école en 1922. J'acquiers, ici et là, des reliquats de la bibliothèque de son père, Fernand Dusaussay de Mély (1851-1935), et cultive le projet d'écrire un article d'hommage à cet historien d'art augeron également trop oublié.

Pierre Coftier, avec *Enfants ouvriers en Pays d'Auge*, développe et passe au filtre de la micro-histoire son étude des « Enfants ouvriers dans le Calvados » parue dans le catalogue de l'exposition *Enfances normandes* présentée au Château de Bénouville en 2007. Historien de terrain, Pierre Coftier laboure méthodiquement et avec bonheur des thématiques sociales peu arpentées. Il me souvient à le lire que mon parrain et grand-oncle paternel, ouvrier-tisserand vosgien dès le certificat d'études en poche, était convaincu d'avoir contacté une hépatite du fait que son patron ne le laissait pas aller au cabinet à son heure. Certes, l'hépatite est un virus mais ceux-ci ne s'attaquent-ils pas de préférence à des flores intestinales affaiblies ? (B. NOËL)

Jack Maneuvrier et al., *Histoire et Traditions Populaires, Foyer Rural Le Billot*, N°216, juin 2014.

Mille raisons d'aimer Lilo

Horsain, Denis Brillet vit dans le sud Pays d'Auge lorsqu'il ne cavale pas de par le monde en quête d'éblouissement. Ex-enseignant progressivement délégué à des élèves en difficulté scolaire, il a désormais pleinement le temps comme la sagacité d'imaginer des histoires graves et gracieuses. À juste titre, sa nouvelle *la Lettre à Liza* fut primée en 2005 par l'Association des Arts et Lettres en Pays d'Auge et son recueil de nouvelles : *Lignes de vie* s'est vu décerner le Prix Flaubert 2013 par la Société des Écrivains Normands.

Récit, *Mille raisons d'aimer Lilo* cache son jeu et n'abat ses cartes qu'à bon escient. Aussi, ne vous dévoilerai-je rien du suspense de ce thriller psychologique en pays livarotais. Horn en est le jeune narrateur sans doute parce que passé un certain cap, le navire prend l'eau. Denis Brillet écrit simplement « Je m'appelle Horn. J'ignore pourquoi ». C'est d'ailleurs l'incipit du livre et eu égard à sa qualité, vous savez d'emblée que vous filerez d'une traite au point final. Horn a un regard bienveillant sur son petit frère, otage d'une maladie orpheline. « Moi, ce que j'aime, c'est installer Lilo dans sa voiture et l'emmenner promener sur la route. En fait de voiture, il s'agit d'une chaise roulante. [...] Lilo ne sera jamais un enfant comme les autres et, si tout se passe comme l'ont prédit les docteurs, il ne survivra pas à ses douze ans. Il en a six, trois dans sa tête, deux dans son corps et il en paraît quatre... ». Parfois, sur le parking d'un supermarché, Horn trace au volant de la charrette de Lilo, en extase, des arabesques dignes d'une finale de patinage artistique.

Les autres, famille et voisins, ne sont pas toujours tendres avec Lilo. Son handicap met à jour leurs insuffisances et Lilo, sismographe des intentions inavouables, plaque sensible des émotions, devient progressivement leur victime expiatoire au bord, à l'extrême bord de la rivière La Vie.

À mi-chemin des contes cruels d'Howard Buten (*Le cœur sous le rouleau compresseur*) et du témoignage sensible d'Édouard Louis (*En finir avec Eddy Bellegueule*), Denis Brillet excelle dans une écriture que je qualifierai volontiers de « bressonienne » s'il s'agissait de cinéma. De fait, vous n'oublierez pas de sitôt le visage de Lilo... (B. NOËL)

Denis Brillet, *Éditions Cogito*.